

– D’ici on ne voit rien ! enrageait un canonnier.

– Par ici ! Par ici ! répondis-je.

– Nous arrivons ?

L’excitation à bord était à son comble.

– Là-bas, c’est l’obélisque de Cléopâtre, les ruines du palais des Ptolémées, et enfin le petit Pharillon où était la fameuse bibliothèque ! expliqua notre officier de quart qui s’y connaissait en vieilles pierres.

– On va visiter des ruines ? Dis-nous plutôt si tu vois de l’or et de jolies Égyptiennes ? Ton obélisque, on ne la ramènera pas !

– On est venu avec l’argent du trésor de la Confédération suisse, c’est pas pour ramener du sable, crois-moi !

Tous cramponnés à bâbord nous observions la terre promise. On ouvrit les sabords pour voir le paysage. Chacun des hommes y projetait un rêve.

Aux accords des clairons, les troupiers virent la côte. Elle ressemblait à un ruban blanc désertique. Soulevant l’hilarité générale, un soldat s’écria : « Tiens, voilà tes six arpents ! »

On apprit alors par le consul Magallon que quatorze vaisseaux anglais étaient venus mouiller devant Alexandrie quelques heures auparavant et qu’ils avaient ensuite repris leur route vers le nord-est. Bonaparte rédigea une proclamation à l’intention des autochtones où il promettait de « restituer les droits des peuples de l’Égypte, punir les usurpateurs », estimant « respecter Dieu, son Prophète et le Coran plus que les mameluks ». Il engageait les imams « à dire au peuple que les Français étaient de vrais musulmans car ils avaient détruit le pape et les chevaliers de Malte ». Bonaparte promettait fortune et rangs à ses futurs alliés. Ceux qui arboreraient le drapeau tricolore et qui s’écrieraient « Gloire au sultan et à l’armée française » auraient la vie sauve. Le cas échéant, il promettait « l’incendie de tous les villages prenant les armes ». Quel programme ! Une suite de rafales poussées par le vent et relancées par les bas-fonds bouillonnant sous les bâtiments nous rapprochèrent de la côte.

– Mettez les voiles à la mer ! hurlaient les matelots.

Débarquer à Alexandrie, la ville fondée par Alexandre, plaisait bien à Bonaparte. Le vent impétueux et l’agitation des vagues qui se brisaient contre les récifs rendirent l’approche de la côte redoutable. Desaix fut chargé de trouver des points sûrs à l’ouest de Marabou, endroit encombré de rochers. Les vaisseaux durent mouiller à deux lieues au large. On commanda alors le branle-bas et les verrous des cales furent ouverts. Cette journée face à la côte nous fut cruelle. Au milieu d’une mer en fureur, un soleil ardent sur la tête, les barques se heurtaient en tous sens, se précipitaient violemment les unes contre les autres. Elles durent garder leurs distances à l’aide de perches. Un mal de mer affreux s’empara alors de tout le monde, jusqu’aux matelots et aux pilotes pourtant habitués à de telles manifestations. C’est ainsi qu’horriblement ballottés nous passâmes tout le jour à faire des paris :

– Quatre louis pour un cheval de bey ! s’écriait joyeusement un sous-officier.

– J’en parie six que tu es incapable de ramener un chameau dans les vingt-quatre heures ! répondis-je.

– L’état-major tient à l’œil les fournisseurs pour qu’ils pensent à autre chose que faire leur marché.

On subit les ordres et les contre-ordres des officiers.

– Pas de précipitation bande de crétins, les ordres ont été imprimés à Malte et il faut attendre que le vent tombe pour les avoir.

Le soir seulement les chaloupes purent se réunir... Tout fut prêt pour débarquer dans la nuit et l'on nous distribua des biscuits pour quatre jours. Je les enfilai à mon cou et courus comme la foudre auprès de mes cantines attendre mon tour.

– Déjà cinq heures qu'on attend, me dit un ouvrier d'artillerie.

L'attente était interminable car nous touchions au but.

– Passe-nous ta lunette, dit-il au contremaître qui scrutait la côte.

– Si tu veux, on ne voit pas grand-chose de toute façon.

Les voiles claquaient au vent. La galère de Bonaparte avait fixé le point de réunion tout près du banc de récifs et les premières chaloupes accostaient le débarcadère. Soudain l'ouvrier d'artillerie poussa un cri :

– Regarde là-bas, y'en a qui se noient !

– Ce sont des dragons du 3^e on dirait !

Les soldats recroquevillés sur les canots au milieu de la nuit étaient terrifiés.

– Mince ! J'en vois un qui s'accroche à sa barque, regarde !

Je vis en effet un naufragé qui semblait appeler à l'aide lorsqu'il fut englouti par une lame. Sur l'eau flottaient des rames, des barils épars, des cordes. Les heures suivantes furent consacrées au débarquement de la division Menou. Au nombre d'environ deux mille hommes, elle fut suivie des mille hommes de la division Kléber et des mille cinq cents de celle du général Bon. Les hommes de Kléber, sac au dos, avaient soif et coururent à l'eau. Elle était saumâtre, mais ils la trouvèrent délicieuse. Notre général en chef courut les plus grands dangers par la faute du pilote de sa demi-galère, qui s'était égaré. S'assurant qu'il n'y avait d'autre risque que des chiens errants, Bonaparte descendit à son tour sur un canot à une heure du matin puis dormit deux heures sur la plage. On distribua de l'eau-de-vie aux hommes affamés puis les deux mille soldats se mirent en marche vers la porte Rosette. Berthier prit la tête de l'étrange convoi, accompagné de Caffarelli, titubant avec sa jambe de bois.

– Ris pas, imbécile, dit un instructeur de carabinier portant une affreuse cicatrice, tu seras peut-être un jour comme lui !

Notre ambulance devait débarquer dans les jours suivants, aussi on m'envoya avec une poignée d'infirmiers accompagner la troupe.

– Ils sont de notre division, dit un jeune infirmier ?

– Personne ne sait.

– Les amis, combien de bataillons ont débarqué ?

Je comptais sur mes doigts.

– Deux... trois... quatre...

– Pas d'impatience ! ne cessaient de répéter les hommes du train des équipages.

– Cela fait vingt fois que je me suis tordu la cheville !

L'instructeur écoutait, songeur, tournant son regard vers Caffarelli qui, à cent pas de là, était de fort méchante humeur car il avait été impossible de débarquer la moindre pièce d'artillerie à cause de la brise.

Camille ajouta :

– Nous, nous avons eu le chagrin de rester sur les transports pendant que les régiments descendaient dans les canots. Moi, j'étais chargé de surveiller le piano à quatre pédales... Les différents corps de l'armée ne savaient trop de quel œil nous regarder.

– T'es de quelle arme l'aérostier ?

– L'artillerie, rattachée à Caffarelli.

Les tambours battaient aux champs et l'armée criait « Vive Bonaparte ! ». Les bataillons avancèrent laissant la division Reynier garder l'anse de Marabou. On ne voyait rien et je tombai dans de petites broussailles. Quelques Bédouins isolés mitraillèrent des traînards. Des coups de feu crépitèrent sur la ligne des tirailleurs car ils avaient vu des ombres s'approcher. Les tambours battaient toujours la charge. À l'aube, l'armée stupéfaite découvrit le désert et

les remparts de la ville d'Alexandrie. Ce furent des cris de joie. On réveilla les dormeurs à coups de plats de sabre et la musique se remit à jouer. J'ai vu le rapport de débarquement du quartier général. On comptait parmi les deux mille neuf cents hommes attachés au grand quartier général cent vingt guides à cheval, six cents guides à pied, huit cents artilleurs à pied, huit cents sapeurs, six cents mineurs-ouvriers. La division d'avant-garde du général Desaix (avec les généraux de brigade Belliard et Friant) comptait près de six mille hommes dont ceux de la 21^e légère, mille huit cents du 61^e de ligne et mille neuf cents du 81^e. La division de droite, dirigée par le général Reynier avec les généraux de brigade Damas et Verdier, disposait de cinq mille cinq cents hommes issus des 9^e et 85^e de ligne. Les hommes de la division du centre étaient commandés par le général Kléber et les généraux de brigade Lannes et Lanusse. Elle était composée de la 2^e légère, du 25^e et du 75^e de ligne. La division de gauche avait pour chef le général Menou et les généraux de brigade Vial et Mireur. Ses cinq mille huit cents hommes avaient les drapeaux de la 22^e légère, des 13^e et 69^e de ligne. Le reste de la troupe était formé des régiments des marins des vaisseaux, des chasseurs maltais et de la garde du Grand Maure. La réserve était commandée par le général de division Bon avec sous ses ordres les généraux de brigade Rampon et Murat. La 4^e légère, les 18^e et 32^e de ligne totalisaient cinq mille cinq cents hommes. La cavalerie (toujours à bord) était sous les ordres du général de division Dumas et des généraux de brigade, Leclerc et Zayonscheck avec le 7^e hussards, le 22^e chasseurs, les 3^e, 14^e, 15^e, 18^e et 20^e dragons, soit deux mille sept cents hommes. L'armée au sens propre se composait donc de trente quatre mille deux cents hommes, parmi lesquels on comptait, y compris les guides, deux mille huit cent vingt cavaliers presque tous démontés. On comptait sur les chevaux des Arabes puisqu'on n'avait emmené que trois cents chevaux pour le service du quartier général et l'attelage de quelques pièces d'artillerie. En une journée on débarqua donc un total de sept mille hommes... En mettant le pied à terre, beaucoup d'hommes furent terrifiés par les morsures de scorpion. Desgenettes rassura la troupe. La fièvre qui suit la piqûre n'est pas mortelle. À défaut de nitrate d'argent fondu, il suffisait d'appliquer un fer rouge sur la plaie.

Desgenettes examinait la plaie d'un soldat lorsque je vins à sa rencontre.

– Eh bien, infirmier, demanda-t-il, vous me l'apportez ce fer ?

– Non, docteur, ce n'est pas moi qui...

– Je ne veux pas le savoir, apporte le fer et va déchirer la manche de celui-là qui fait la demoiselle !

Face à notre armée, les cinq cents janissaires postés sur les remparts de la ville dite aux cent tours ne faisaient pas le poids. Une colline de sable noir, aussi pointue qu'élevée, nommée la butte de Menaphis, dominait toute la ville. Une foule immense de femmes et de vieillards grimpait sur ces sommets dans une immense confusion. On entendait leurs hurlements et les noirs étendards en soie claquaient au vent.

5

Raguse pétillait d'émerveillement. Il revivait ce qui était sans doute pour lui la plus grande expérience de sa vie : le baptême du feu. Sans canons et presque sans cartouches, il avait vu Bonaparte lancer trois mille hommes à l'assaut des murailles.

– Sous une chaleur suffocante, on essuya nos premiers coups de canon. Cette décharge d'artillerie confirma les intentions de l'ennemi. On accéléra la marche jusqu'à portée de mousquet. Le gouverneur de la ville sortit alors avec vingt mameluks au-devant de notre avant-garde et trancha la tête du capitaine des tirailleurs qui s'avancait vers lui. Il se promena dans la ville en brandissant son sanglant trophée. C'est alors que le nombre des assiégés se fit connaître. De chaque créneau, de chaque embrasure, il partait un coup de fusil, les moindres

crevasses étaient changées en meurtrières. C'est sous cette grêle de balles que les Français se lancèrent au pas de course. Trois vagues successives escaladèrent les remparts dès neuf heures. Des cavaliers noirs et maigres, à moitié nus, surgirent alors sur des chevaux aussi maigres que ceux qui les montaient. C'était la tribu des Henady. Durant l'attaque de l'enceinte, des chapiteaux romains dévalèrent et, dans un flot de fumée, Kléber reçut une balle au front. Menou fut renversé du haut des murailles et retrouvé à moitié enseveli.

– Il nous faut du vingt-quatre, général, pour ouvrir une brèche ! répétait son aide de camp.

– Donnez l'ordre de faire feu, et vous, ne vous abritez pas derrière les dunes, attaquez ! ordonna-t-il.

Nos troupes parvinrent à enfoncer à la hache les portes semées de clous. Les tirailleurs pénétrèrent dans la cité sous la mitraille. Ils aperçurent les mâts de la caravelle turque qui mouillait dans le port. C'est alors que les habitants virent toute l'étendue du danger et furent en désordre, y compris les eunuques noirs du harem. Les plus téméraires restèrent sur les murs ou se réfugièrent dans la mosquée voisine. Les défenseurs de la ville étaient malhabiles, peu sachant vraiment se servir d'un fusil. Ayant tiré leurs pistolets, les assiégés se battirent à l'arme blanche ; balles et baïonnettes les exterminèrent jusqu'au dernier. Voyant la chute de la cité inéluctable, le cheikh El-Kassimi implora notre clémence, jura publiquement fidélité aux Français puis remit le fort du Pharos. Il était seulement onze heures du matin lorsque la ville tomba. Bonaparte arriva haletant. Il décida d'aller à la maison du consul de France lorsqu'une balle rasa le cuir d'une de ses bottes.

– Là-haut ! cria un officier de grenadier en pointant son sabre vers l'encolure d'une fenêtre. À toute vitesse six tirailleurs montèrent jusqu'à une petite pièce où un homme s'était barricadé avec six fusils. Ils lui défoncèrent la tête à coups de crosse. Malgré cet éclatant succès, la déception fut générale. Le sol, les formes, les édifices, les mendiants et les maigres femmes en haillons jetèrent un grand effroi dans la troupe. Les baraques en terre et en paille délabrées étaient loin des commentaires prestigieux de César. Les rues puaien le fumier sous le disque brûlant du soleil. L'odeur pestilentielle, les portes basses, les rues surchauffées étaient occupées par des malheureux en chemise bleue portant un vieux turban sur le front. Une fine poussière blanche recouvrait les uniformes lorsque nous entendîmes les sifflements aigus du vent et les cris des milans. Il n'y avait rien à acheter et le pillage qui dura quatre heures fut décevant. Nos maraudeurs ne ramenèrent que de pauvres objets. On entendait les cris suppliants des femmes et d'enfants à demi nus entourés d'une poussière étouffante. On massacra quelques habitants suspectés de cacher de la nourriture, mais l'armée affamée dut se contenter de ses biscuits de mer. Nos fouineurs rageaient. Ils venaient de découvrir que les Égyptiens se suffisaient de presque rien : des dattes, un affreux fromage salé, une poignée de fèves et de l'eau du Nil comme boisson. Deux heures après, sur l'espace d'esplanade centrale, on installa des huttes en branches de palmiers pour se mettre à l'abri du soleil et de l'humidité des nuits. L'armée n'avait perdu que quarante hommes que Bonaparte fit enterrer au pied de la colonne Pompée. Le débarquement des chevaux tirant la langue, munitions et canons furent mis à quai en hâte à Aboukir.

Camille coupa Raguse.

– C'est là, nous les aérostiers, qu'on a tout perdu. Les passes étant mauvaises, *Le Patriote*, notre trois-mâts, s'échoua avec tous nos instruments. Notre trois-mâts avait talonné un récif à l'entrée du port, avait perdu son gouvernail, s'était disloqué puis avait coulé. Les caisses, les herbiers vierges des botanistes, la poudre à giboyer disparurent dans les flots. Le fer nécessaire à la production d'hydrogène était rendu inutilisable par la rouille. On organisa le sauvetage, mais beaucoup de caisses restèrent au fond. Démoralisés, les aérostiers débarquèrent. Il était effrayant de voir l'état des premiers hommes à terre. Les quelques chevaux que nous avons amenés furent aussitôt sellés, mais le nombre en était bien faible et tous étaient très fatigués. Nous attendîmes longtemps les chameaux et leur conducteur promis

par le cheikh Kassimi. Beaucoup d'officiers en achetèrent aux habitants dès qu'ils furent débarqués. La ville ressemblait à un grand village dont les seules maisons décentes étaient celles des consuls. Les cabanes et les citernes en ruine épousaient des colonnes antiques renversées. Mes camarades se faisaient du bois en détruisant ces mesures et les hommes mangeaient les feuilles de pourpier des jardins. Ces herbes étaient infâmes et il nous fallut du vinaigre pour arriver à les avaler. Pas de fine bouche car on n'avait plus de biscuit de mer.

– À ta chanté, me dit soudain une voix joyeuse avec l'accent auvergnat !

C'était Latrogne. Il n'avait pas changé le gaillard ! J'étais heureux de le revoir et de l'embrasser.

– Ah ! Raguse ! balbutia mon vieil ami, ému par ces retrouvailles.

Il n'arrivait pas à la bonne heure car ici, ce n'était pas un grenier d'abondance. Derrière les tentures des terrasses et les lucarnes des bicoques, y'avait que des chiens et des pigeons plus affamés que nous. On nous distribua un seau de vin pour douze hommes, un quarteron de fromage et une livre de pain. Les légers hussards, en dolmans verts à tresses jaunes et pantalons écarlates, fraternisaient avec leurs camarades. Les dragons étaient les plus nombreux. On les distinguait par la couleur des revers d'habit. Tous se relayèrent pour organiser des patrouilles jour et nuit, car plusieurs de nos camarades avaient mystérieusement disparu. Un canonnier fut ainsi retrouvé poignardé de huit coups de couteau. Desaix, qui s'était reposé durant les heures chaudes sous les remparts d'Alexandrie, avait voulu immédiatement repartir. Il n'avait même pas eu le temps de se procurer d'ânes et ignorait les noms des puits qui avaient été comblés par les Arabes. C'était l'inconnu pour tous ces vétérans des guerres d'Italie qui entendaient pour la première fois le fameux craquement du sable salé sous leurs pas... La route, peu montueuse, traversait des dunes d'un sable mobile qui brûlait les pieds. Tout était calme lorsque, à l'aube, une femme nue aux seins pendants portant un enfant hurla devant l'armée interdite. Elle et son enfant avaient les yeux crevés pour cause d'adultère. Desaix lui fit remettre de l'eau et des biscuits jusqu'à ce que son mari surgisse et l'achève au poignard, elle avec son enfant.

6

Au bout d'une demi-heure, nous avons rencontré une maison isolée avec un petit enclos où se cultivent les figuiers, les concombres, les pastèques et le raisin. Elle était habitée par des misérables sans armes et sans argent. Leurs fusils pointés sur ces villageois terrifiés, les hommes hésitaient entre énervement et lassitude.

– C'est quoi ces saltimbanques ? rageait Latrogne. Que disent-ils, Poussin, dans leur langue de bazar ?

– Je ne cause pas le turc, dit Poussin.

– On va les culbuter sans coup férir mon petit Poussin. Nous allons apprendre notre devoir même si on a des ordres contraires !

– Rabat-joie ! répondait un fouineur, un tapis roulé sur son épaule s'essuyant les cheveux pleins de sable.

Les indigènes se pressaient autour de nous. Nos casques de cuivre étincelant au soleil, nos lourds habits de drap, et nos culottes de peau enfoncées dans de grosses bottes formaient un contraste étrange avec leurs vêtements de laine blanche, légers et flottants, bien mieux appropriés que les nôtres au climat brûlant. La soif devenait intolérable et nous ne pûmes trouver qu'un mauvais puits plein d'eau saumâtre. La bonne nouvelle fut l'annonce de la présence, entre Alexandrie et Rosette, de bois de dattiers avec lesquels on pouvait faire de l'eau-de-vie.

– Causez avec les mains mais dépêchez-vous, j'ai mon fusil qui me démange et mes arpents de terre qui m'attendent ! dit Latrogne.

- On va se battre contre qui chef ? y'a que des palmiers et du sable ici !
- Quoi encore ? s'énerva notre sergent. On est là pour obéir, pas pour poser des questions... T'as compris ?
- Oui m'sieur.

Ce jour-là je fis la connaissance de Poussin. Il avait l'air d'un gamin sorti de sa ferme. Seul son bonnet bleu lui donnait un air martial, mais sa naïveté faisait rire la troupe. C'était son premier voyage hors de sa campagne lotoise car il avait suivi Murat qui, comme lui, était du Quercy. Tard dans la soirée, je le retrouvai au campement.

- Ce pays est plein de cailloux, je vais bien l'aimer, je crois, dit-il.

Bien que l'arrivée d'autant d'Européens ait suscité la panique, aucun cavalier mameluk ne s'était manifesté. En réalité, l'arrivée de Bonaparte avait provoqué une immense émotion parmi les Égyptiens qui ignoraient tout des motifs de l'invasion. Beaucoup d'hommes pensant être égorgés se réfugièrent dans les mosquées. L'armée entière voulait se battre lorsque les commissaires, ceints de leur longue écharpe tricolore frangée d'or, prirent la parole :

- Citoyens, vivent ici trois millions d'habitants répartis en nombreuses tribus. Elles peuvent fournir au bas mot vingt mille cavaliers. Leurs forces militaires sont estimées à soixante mille mameluks, spahis ou janissaires. Leurs chefs, les beys, peuvent tout espérer de leur héroïsme. Chaque mameluk dispose de deux pistolets d'arçon, de deux de ceinture, d'un tromblon, d'une carabine, d'un excellent sabre qu'ils portent au côté et d'un autre petit sabre caché sous leur cuisse. Leurs chevaux ont été dressés pour s'arrêter court au milieu du galop grâce à des mors extrêmement durs, au risque de leur briser les jarrets. Cette milice est interdite aux Égyptiens de naissance. Tant qu'ils sont esclaves, il leur est interdit de porter la barbe. Ils sont braves mais cruels. Ne l'oubliez jamais !

L'effroi avait gagné la petite assistance comme si le commissaire de guerre venait de s'adresser à eux. Les matelots des Quinze-Vingts n'avaient participé à la campagne qu'après Aboukir et n'avaient pas vécu le début de l'aventure. Lorsqu'il disait « nos troupes », Raguse parlait de l'infanterie et de la cavalerie.

- Lorsque nous débarquâmes, les mameluks étaient divisés entre deux clans : les uns obéissaient au courage de Mourad Bey et les autres au génie d'Ibrahim. Ibrahim, qui se faisait appeler Citeik-el-Beled, dirigeait l'administration. Ibrahim était plus âgé et plus diplomate. Mourad, en qualité d'émir Hatljy, était à la tête de l'armée. C'était un jeune rapace. Ces nuances nous échappaient alors car nous n'en avions que pour Bonaparte dont nos vivats précédaient le passage. Le général Dumas jurait de casser la tête à tous ces scélérats pendant que finissaient de débarquer en ordre impeccable nos cinq divisions. Bruit de sabots, cliquetis d'armes et poussière s'engouffrèrent dans la braise du désert. Le jour suivant, dans la ville du Caire endormie, un cheval léger lancé à plein galop enflamma le sol de la cité. L'homme enturbanné de vert portait un carquois incrusté de rubis : c'était Mourad Bey. L'homme avait une taille ordinaire avec un regard perçant. Au son des grillons nocturnes, il se rendit au divan pour annoncer que l'Égypte allait changer de maître. Les beys, fumant la pipe auprès des fontaines, écoutèrent Mourad. Il jura au pacha, à qui l'on servait des mets dans de grands bassins, qu'il allait « trancher la tête des Français comme des pastèques ». Pour lui, les envahisseurs étaient comme des sauterelles à la merci des cavaliers du Nil.

- Que mon nom soit rayé du livre de la loi si j'échoue !

– Quel langage sort de ta bouche, Mourad ? s'étonna le souverain du Caire en agitant son éventail de plumes.

- Les Français pillent mais n'égorgent pas. Bientôt les Égyptiens auront pris l'habitude de voir leurs soldats marcher sans armes dans les rues.

– Et que veut le sultan Bonaparte ?

- La gloire du Nil et la sagesse du Prophète, répondit Mourad étincelant.

– Dieu te le livrera comme le palmier lâche son fruit... L'ange de la mort va les toucher de son aile !

Ces promesses s'accompliraient mais plus tard, beaucoup plus tard. Dès cette même nuit, sans rien savoir des conciliabules du Caire, j'étais parti à la recherche du médecin-chef, ne sachant pas si l'on avait débarqué mon ambulance. Plusieurs centaines de fantassins avancèrent devant moi d'un pas résolu sous les ordres de leurs chefs.

– On est où, infirmier ? me demanda un caporal.

– Je cherche sur le plan, mais c'est imprononçable ! On devrait être quelque part par là... et on va vers Le Caire qui est là, si ma carte est juste et si Le Caire n'a pas bougé car l'état-major nous a distribué des copies vieilles comme le monde.

– Eh bien, on en a de la chance, parce que ici tout se ressemble !

Je l'écoutais en souriant car nous étions entourés de sable brûlant bien qu'il ne soit que dix heures du matin. Je cherchais dans ce four naturel des informations sur les ambulances. Certains me disaient qu'elles étaient encore à Marabou, d'autres à Aboukir. J'allais donc à Rosette avec quelques savants. Nous n'étions pas seuls à emprunter cette voie poussiéreuse car après cinq jours de repos, le gros de l'armée s'était remis en route avec notre artillerie de campagne et un corps de cavalerie, si toutefois on peut encore donner ce nom à trois mille hommes montés sur trois cents chevaux épuisés. Les deux tiers des hommes portaient leur selle sur le dos. Les Égyptiens nous apparurent fiers et imposants avec leurs turbans blancs, leurs voix sonores et leurs vifs regards noirs. Pour sûr, il fallait profiter de l'effet de stupeur lié à notre arrivée et leur passer sur le corps. Le thermomètre de Réaumur montait jusqu'à cinquante-quatre degrés. Vingt et un mille hommes prirent la direction du Caire pour dix-sept jours de marche avec interdiction de profaner la moindre mosquée ni de piller le moindre village. Il fallait compter soixante-dix kilomètres jusqu'à la première étape. Nous avions du sable jusqu'aux genoux dès notre entrée dans le désert. Ce voyage fut des plus pénibles et ceux qui disaient « En avant ! » se turent rapidement. Le général en chef avait prescrit de respecter les propriétés et défendu de couper les arbres qui sont une des richesses du pays. Quelques hommes qui s'étaient amusés à tirer des coups de feu sur des oiseaux ou des animaux sauvages causèrent des alertes, chacun croyant à quelque attaque mameluke. Le général défendit de décharger les armes sans motif. La troupe devait survivre et ne pas disperser ses forces. Le Nil était à vingt lieues et chaque soldat portait sur lui cinq jours de vivres, dormant la nuit la tête sur son sac. Desaix, à l'avant-garde, était entré, au son des cymbales d'airain, dans les plaines arides, avec quatre mille six cents hommes. Le corps expéditionnaire découvrit l'étrange craquement des sables et le cliquetis des armes. Le matin, alors qu'on sonnait la breloque, le brouillard laissait espérer un peu de pluie mais c'était chaque jour le soleil. Avec deux sapeurs et un officier de santé venant d'Aboukir, nous avons décidé de repartir ensemble.

– Ca me coupe l'appétit de pas savoir où est notre bataillon ! répétait Latrogne.

– Mais pas la soif !

– Les tonneaux de bière seront bientôt tous vides, on ne pourra rien nous rationner.

– L'intendance nous suit avec des chariots vides ?

– Et que propose Moosssieur ? Tiens, regarde là-bas, un comité d'accueil qui vient t'apporter à boire !

Au tournant de la route, des centaines de mameluks filaient vers la colonne Desaix avant de vite faire demi-tour devant le despotique désert. À Beda, les hommes virent de la boue, des puits comblés, des sangsues, des femmes aux yeux crevés, les courses poursuites après les chevaux dételés. Tiens, une nuit, un cheval s'échappa et réveilla tout le camp. Des centaines de chevaux brisèrent leurs cordes et semèrent la panique. Les hommes firent feu dans l'obscurité et il y eut de nombreux blessés. L'armée avança vers Damanbour, le premier village sur le fleuve, un amas de cabanes en terre cuite habitées par des hommes enturbannés

mangeant quelques légumes et élevant un bétail squelettique. Leurs récoltes étaient stockées à ciel ouvert et la vue des Français cherchant l'ombre des dattiers et des sycomores fut un vrai spectacle pour eux. Les notables nous firent des salamalecs lorsqu'une nuée de cavaliers vint mitrailler nos officiers. Après les avoir repoussés, nous pûmes enfin boire aux délicieuses citernes.

7

Bonaparte affirmait que nous n'avions point de malades. La soif n'était pas une maladie, en effet !

Agenouillé au bord du puits, Brouet se déversait de l'eau sur la tête.

– Ah ! l'heureuse journée !

– Profites-en, les gars de Murat vont arriver et t'auras plus rien ! Ce sont des éponges !
répondit un de nos sapeurs.

– Tiens, Latrogne, les voilà, tes joueurs de sabre préférés !

Des chevaux se rapprochèrent dans un nuage de sable. C'était des hussards ruisselant de sueur qui venaient de poursuivre des attaquants.

– Buvez pas tout les gars, sinon la prochaine fois on vous laisse sous la mitraille ! dit l'un d'eux en sautant de cheval. Ce misérable et brave Brouet, pâle comme un linge, leur laissa la place, conscient de ne pas avoir vraiment le choix.

– On n'a pas l temps de s'faire des politesses. Desaix s'est installé dans un établissement de bains. Où qu'on portât le regard, c'était la désolation. La cavalerie mameluke s'étant évanouie dans les sables, notre troupe campa sur les positions acquises car il était trop tard pour faire demi-tour. Le soir, on trouva des ossements d'animaux et d'hommes dont les Bédouins se servaient pour faire du feu... On fit de même. Dans la nuit, on réussit le tour de force de se tirer dessus en sonnait l'alerte. Certains soldats furent enlevés pour être violés, et cette « passion infâme des Bédouins » devint fréquente. C'était pire que de se faire égorger en Vendée. Les mirages et leurs lacs fabuleux qui s'évanouissent jetaient les hommes dans la folie. Certains rêvaient de boire le sang des soldats morts. J'ai vu des dragons racler la boue des citernes vidées par les hommes de Desaix. Quelques désespérés se brûlèrent la cervelle.

– Qui veut de l'esprit-de-vin sur les lèvres ? demandait le docteur Larrey en passant dans les rangs avec sa petite outre en cuir. L'eau des puits servait tout juste à mouiller les gencives. Cinq cents soldats moururent ainsi en cinq jours dans cette fournaise. Le général Dumas, colosse capable de se soulever avec son cheval en s'accrochant à une poutre, fut menacé d'être fusillé pour ses propos. Alors que l'armée s'engouffrait dans la chaleur du désert, je ne savais plus où aller. Je pris un cheval démonté pour me servir de domestique, mais Desgenettes avait disparu dans le flot ininterrompu des soldats qui marchaient devant nous. On disait que Menou avait quitté Alexandrie pour Rosette, ville ombragée et riche en palmiers, face au delta. Dans la nuit marine, dans une odeur de charbon de bois, de tabac sucré des narguilés et de fleurs de gardénia, on installa l'hôpital et une garnison de deux cents hommes. La cité-jardin comptait quinze mille habitants et leurs maisons ressemblaient à nos bâtisses médiévales. Les citadins passaient leur journée à fumer la pipe ou boire de la réglisse et à regarder passer les ânes et les chiens borgnes. Les femmes étaient voilées et ne sortaient guère de leur maison. Elles cherchaient à avoir de l'embonpoint et à s'engraisser pour plaire à leur mari en consommant melons, figues, bananes, pêches et grenades qui inondaient les étals.

– On est loin du Caire, demandai-je ?

– Deux jours par djerme, guère plus, me disait-on.

Je n'avais pas de djerme bien qu'ayant dormi la nuit précédente sur le pont d'un navire sans bas aux jambes, avec seulement ma veste et un caleçon. Rosette nous fit faire une pause salutaire et je fus le plus heureux des hommes lors de la distribution des chemises et du

linge... C'est là que je pris conscience que j'étais en Égypte. Les échoppes du marché sentaient tour à tour la myrrhe, la feuille de cannelle, la menthe, le camphre, les dattes. La vue était agréable et il y régnait un grand mouvement qui produisait beaucoup de diversion. Je savourais ce nouvel univers lorsqu'une clameur indisciplinée se fit entendre :

– On va t'aider à transporter tout ça, dit un groupe de dragons hilares à un jeune marchand qui poussait une charrette chargée de raisins. Ce dernier osait à peine résister devant les brutes qui l'entouraient.

– Parez votre chemin où je vous signale à l'état-major, décocha avec un fort accent un grand homme portant une cocarde.

Le groupe se dispersa et je fis la connaissance au coin de la place de l'aide de camp polonais de Bonaparte.

Soudain, sa monture se cabra. Des montreurs de serpents étaient assis à un mètre.

– Espèces de vieilles ganaches, rangez-moi zes zaloperies !

La cravache avait précédé ses paroles et le petit groupe de vendeurs se dispersa.

– Que cherches-tu, infirmier ?

– L'ambulance Desgenettes, savez où elle est ?

– Peut-être encore à Aboukir... elle devrait arriver car on a trouvé des chevaux et le général en chef veut attaquer...

8

Dès notre arrivée à Rosette, on avait fait prêter serment à la République à quelques bougres puis on tira en leur honneur une salve de mousqueterie. Je passais des heures à parcourir la ville en questionnant sur ses habitants. Je vis plusieurs fois Denon prendre des notes et dessiner, appuyé sur une pierre ou le dos d'un soldat.

– Alors infirmier, on maraude ? me demanda-t-il.

– Je fais comme vous M. Denon, je découvre le pays et ses habitants.

– C'est un bien curieux pays, vous avez raison. Regardez ces coptes, on dirait une espèce de Nubiens basanés semblables à ceux qu'on voit sur les anciennes sculptures, avec des fronts plats, des cheveux demi-laineux, les yeux peu ouverts, des joues élevées, des nez courts, la bouche grande et plate, les jambes arquées... Il paraît que ces Barabras viennent de Nubie. Sans chair, ils sont faits de nerfs, de muscles et de tendons recouverts d'une peau luisante. Vous les voyez ? On les rencontre vêtus d'une pièce de laine blanche...

– La profusion de nègres m'étonne, en effet, M. Denon... Si vous voulez les dessiner, il y en a un groupe là-bas sous les sycomores. Ils sont enchaînés.

– Oui, le nombre des esclaves transportés en Égypte est de cinq à six mille par an. Les quatre cinquièmes sont des jeunes filles ou des femmes. Les plus jeunes ont sept ans et sont vendues dans les villes où s'arrêtent les caravanes. Certains esclaves marchent toute la journée le long du fleuve, à moitié immergés comme des êtres amphibies, à tirer des petites embarcations. Leur sort est beaucoup plus doux que la condition des nègres achetés sur la côte d'Afrique. L'esclavage est ici une sorte d'adoption. Il n'y a point de maison un peu aisée qui n'ait plusieurs négresses employées au service du ménage.

Je devins ainsi, malgré moi et avec l'aide de M. Denon, un peu spécialiste de la question. Quoique les nègres soient généralement forts et robustes, ils sont néanmoins sujets à différentes maladies en arrivant en Égypte, qui, pour la plupart, sont une suite naturelle du long et pénible voyage qu'ils font à travers les déserts. Les maladies principales auxquelles ils sont sujets sont les rhumes dus aux nuits fraîches et humides et à leur nudité absolue, la petite vérole, la gale, la dysenterie, la peste qui les attaque très facilement, le dragon venu d'une

espèce de ver qu'on rencontre dans le désert qui fait trépasser d'épuisement, la maladie vénérienne. Il est conséquemment bon de prévenir ceux qui achètent une négresse qu'il n'est pas sans danger d'avoir de suite des relations avec elle. Heureux de ces informations, j'attendis deux jours dans Rosette à boire du lait et manger des fruits puis, en désespoir de cause, je suivis le convoi qui s'enfonçait dans le désert.

Dans le tumulte, on entendait un petit nifflet d'aspirant jurer :

– Tous pareils ces généraux !

– Suivez les roues des canons avec les guides d'escortes et ne regardez pas les cadavres, ça porte malheur, commença un éclaireur en descendant de cheval.

Je ne savais plus comment faire pour retrouver mon ambulance. Avec les éclaireurs, nous traversâmes les bivouacs des traînards. Impatient de se battre, poussé par ses cavaliers, le fier Murat partit pour Ramanieh, nous laissant seuls pour trouver une barque. Plongés dans leurs méditations, les savants regardaient le Nil. Seul Denon et les officiers de santé voulaient embarquer au plus vite sur la flottille détachée de l'escadre pour suivre la rive gauche jusqu'au Caire.

– Que fais-tu seul ici, infirmier ? me lançait-on.

– J'ai perdu de vue mon ambulance, alors je suis la troupe avant d'être culbuté par un Bédouin.

Un officier monté sur un âne m'ayant entendu vint vers moi pour me questionner.

– Tu seras plus utile dans une division d'infanterie, me dit-il, plutôt que de bâiller aux corneilles. La nuit va tomber et il ne fait pas bon traîner par ici. File !

– Oui, mon lieutenant, répondis-je.

Il m'indiqua un régiment sur l'autre rive.

J'escaladai le petit embarcadère battu par les flots pour le rejoindre. L'eau du Nil est bourbeuse et il est dangereux d'y tomber la nuit. Ma barque était remplie de ronfleurs. La lune se coucha vers trois heures du matin.